

Jean-Pierre Barou

LA GUERRE D'ESPAGNE NE FAIT QUE COMMENCER



Seuil

La guerre d'Espagne
ne fait que commencer

JEAN-PIERRE BAROU

La guerre d'Espagne ne fait que commencer

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-117406-9

© Éditions du Seuil, janvier 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Sylvie Crossman,
pour sa conscience vigilante tout au long de cette route.
À Jean-Luc Giribone, l'éditeur prophétique.

«La réconciliation des vivants n'est possible qu'après la réconciliation des morts.»

Georges Bernanos, écrivain catholique
et monarchiste (1888-1948),
Les Grands Cimetières sous la lune,
Plon, 1938 ; Points, 1995

Préambule

Il se pourrait que la littérature supplante l'histoire sur son propre terrain. L'Espagne, et sa terrible guerre qui hante encore les esprits, l'Espagne et ses indignés de la Puerta del Sol réveillant les espérances d'alors, nous engage plus qu'aucun autre conflit sur cette voie, que Thomas Mann inaugura.

Dans un texte écrit en 1936, « Espagne », un texte oublié, perdu, de six pages, le prix Nobel de littérature allemand voit dans la guerre d'Espagne « le scandale le plus immonde de l'histoire de l'humanité ». Nous aurions pu douter de l'énormité du propos si deux autres Nobel, Gide et Camus, n'avaient abondé dans le même sens. Et si quelqu'un qu'on n'attendait pas ici, l'écrivain catholique et royaliste Georges Bernanos, en vacances sur l'île de Majorque, l'été 1936, n'avait établi un diagnostic comparable ; il évoque « la disparition de l'homme de bonne volonté », quand eux signalent la fin d'une humanité. Rien de tout ça dans ce que rapportent les livres d'histoire qui décrivent un conflit remporté par un général espagnol contre une république, espagnole, ne fait apparaître que toutes les forces politiques de l'époque s'y impliquèrent, affirmant que ce conflit préfigura la Seconde Guerre mondiale. Rien

d'autre à l'horizon que cette vision. Rien. Pas d'autre vérité. Si, insistent pourtant ces écrivains, et parmi les plus éminents de leur temps.

Un soir d'été, le drame fut rejoué devant nous, sur les lieux mêmes où le poète andalou Federico García Lorca fut fusillé, dans un vallon surplombant Grenade, célébré autrefois par la poésie arabo-andalouse. Ce soir-là, un slogan s'est levé, tagué sur un drap, tendu par quelques jeunes gens indignés, face à des officiels qui ne l'étaient pas. Un soir de crime, donc, leur slogan a clamé : « Nous ne formons pas un peuple uni. » Et Bernanos a murmuré : « La réconciliation des vivants n'est possible qu'après la réconciliation des morts », nous projetant hors de l'histoire.

Mann écrit « Espagne » près de Zurich, où il a choisi de s'exiler en 1933, année de l'accession de Hitler au pouvoir. Il pose son diagnostic dès l'ouverture du conflit dans ce texte jamais revendiqué par les historiens. On imagine : trop excessif, trop imaginaire. Son excès le dessert, mais s'il ne faisait que proclamer avec gravité la vérité, comme ces jeunes gens avec leur slogan ? En 1936, pour Mann, sont menacées en Espagne « les revendications de la conscience », et ce avec « une impudence encore inconnue à ce jour ». L'esprit frappé en plein vol comme jamais ! Gide, lui, rentre en 1936 de Moscou, avec, dans ses bagages, le manuscrit de *Retour de l'URSS* qui allait déclencher la fureur de Staline, dans lequel il dénonce le système communiste et l'abaisse même au niveau du système hitlérien : ce témoin impavide, donc incorruptible, voit dans « Espagne » une suite à son propre constat. « Je doute, a-t-il écrit à Moscou, qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif – terrorisé –,

plus vassalisé. » La lecture d'« Espagne » le décide à en publier la traduction en France, avec d'autres textes de Mann sur le même sujet ; aussi vifs, brefs, définitifs ; un recueil, *Avertissement à l'Europe*, dont il écrira la préface. Mais avant, il rend visite à Mann sur les lieux de son exil. Mann a été prix Nobel en 1929 ; Gide le sera en 1946. Les deux personnages se connaissent, s'apprécient, ils se sont rencontrés à Paris en mai 1931, lors d'une visite de l'écrivain allemand invité par l'Institut international de coopération intellectuelle. Des choses qui s'oublient. Mais dont Gide se souvient. Il notera dans sa préface combien dans « Espagne » Mann laisse « paraître davantage son indignation ». Dans sa « Lettre au Doyen de la faculté de philosophie de l'Université de Bonn », insérée au recueil, réponse qu'il a faite au doyen après que celui-ci lui avait annoncé sa déchéance de la nationalité allemande, cette indignation est « contenue ». Ici, elle se déclare, s'affirme. Si singulièrement forte que Mann rejoint la véhémence de Bernanos, la rappelle, l'appelle. Depuis l'île de Majorque, où l'écrivain catholique est en vacances, quelque chose les interrompt. Il découvre lui-même l'impensable : d'autres catholiques, donc les siens, se conduisent comme des assassins. Alors jaillit son grand livre, *Les Grands Cimetières sous la lune*, habité par des morts qui n'avaient pas lieu d'être. Bernanos distingue soudain « la disparition de l'homme de bonne volonté ». Il en porte le deuil, le voit sous les décombres. Notons avant d'oublier : le fils de Mann, l'historien Golo Mann rendra compte de l'ouvrage de Bernanos dans une revue allemande ; son père n'a pu en ignorer l'existence. Camus, alors jeune journaliste à *Alger républicain*, pressentit, en lisant cet ouvrage, son propre destin, comme il le confie à son journal : « Bernanos est un écrivain deux fois trahi. Si les hommes de droite le répudient pour avoir écrit que les assassins de Franco lui soulèvent le cœur, les partis de gauche l'acclament quand il

ne veut pas l'être par eux. Il faut respecter l'homme tout entier et ne pas tenter de l'annexer. »

Dans « Espagne », l'hommage de Mann au peuple espagnol est superbe : « Liberté et progrès ne sont pas encore chez ce peuple des notions rongées par l'ironie et le scepticisme. Il croit en elles, comme dans les valeurs les plus hautes et les plus dignes de son effort. Il y voit les conditions mêmes de son honneur national. » En 1952, Camus fait de ce peuple « l'aristocratie de l'Europe ». Les raisons pour lesquelles ces grands firent de l'Espagne un cas à part ainsi se dévoilent.

Lorsque Camus énonce cette vérité, qui pourrait passer pour être connue de lui seul, avec son sang espagnol – sa mère est de Majorque – il a sous les yeux le sinistre spectacle des « démocraties » accueillant Franco dans le concert des nations, au sein de l'Unesco, organisation liée aux Nations unies et chargée du patrimoine culturel, dont le siège est à Paris. Franco, hier allié de Hitler et de Mussolini, aujourd'hui courtisé par les « démocraties » au nom de la guerre, froide, les opposant à l'Union soviétique. Qu'importe si, à Madrid, le pouvoir continue de garrotter les opposants, si Lorca, assassiné en 1936, poète lumineux dans une Espagne assombrie, y est toujours interdit ! Camus nous en a averti : « Un gouvernement, par définition, n'a pas de conscience. » Seule cette « aristocratie de l'Europe » est capable à ses yeux de défendre ce qu'il y a « de meilleur en nous ». Ce faisant, il rend le terme « aristocratie » à sa définition première, étymologique, « le gouvernement par les meilleurs ».

Le 22 janvier 1958, il réinterroge : « Ce que je dois à l'Espagne ? Presque tout ! » L'aveu est absent de son discours de prix Nobel, en Suède, prononcé en décembre 1957. Mais présent en janvier,

alors qu'il s'adresse à des représentants de cette « aristocratie », des exilés espagnols, à Paris. Le cou tendu, le visage grave, il se réfère à son propre exil, intérieur : « J'essaie de faire mon métier et je le trouve parfois dur, principalement dans l'affreuse société intellectuelle qui est la nôtre, où le réflexe a remplacé la réflexion, où des sectes entières se font un point d'honneur de la déloyauté, et où la méchanceté essaie trop souvent de se faire passer pour l'intelligence. » Ils hochent la tête, ils savent son isolement – isolés, ils le sont, eux, dans une Europe ceinturée par les intérêts ! Pour Camus, son exil résulte plus précisément de la parution, l'année d'avant, de *L'Homme révolté*. Cet essai lui a valu d'être catalogué « écrivain consensuel », mou, sans destin politique, par l'intelligentsia parisienne, Sartre menant la meute. En vérité, Camus y défend la voie espagnole dont cette aristocratie est l'expression, à la fois antimarxiste et anticapitaliste dans une époque où l'on est l'un ou l'autre, mais certainement pas les deux. *L'Homme révolté* emprunte au plus secret de la guerre d'Espagne, aux révoltes de Barcelone, à celles des Asturies et d'Andalousie, si étonnamment méfiantes de ces deux pôles opposés et pourtant unis par leur mépris de l'humanité. Alors, lui, l'exilé, plaide pour un dépassement du nihilisme qui a entaché les rangs anarchistes en Espagne, dont nombre d'entre eux, et lui-même en particulier, ont connu la tentation, au profit d'une « renaissance ». En mai 1958, il précise dans *Le Libertaire* : « La seule passion qui anime *L'Homme révolté* est justement celle de la renaissance », et alors, et comme jamais encore, il fait du « génie libertaire » une jeune pousse dont il espère que « la société de demain ne saura se passer ». Dans cette salle sans lendemain, il associe son destin, à celui des exilés espagnols. À ces « hommes de [s]on sang », comme il dit, il rappelle combien leur amitié constitue « la fierté de [s]a vie ».

Le même souffle brûle l'esprit de Mann. Cet homme du Nord ne fréquente pourtant ni le soleil ni les anarchistes. Il n'a pas de sang espagnol. Un grand bourgeois, à l'opposé de Camus issu des quartiers pauvres d'Alger. Mann porte un costume trois pièces, pas un bleu de chauffe, comme il est conseillé d'en porter à Barcelone, en 1936, année où il écrit « Espagne ». Il est né en 1875, à Lübeck, un port au bord de la Baltique, dans une famille de riches marchands de grain. La maison familiale présente une façade avec cinq fenêtres au premier étage ; à l'intérieur, elle compte un salon de musique où écouter Wagner. Cet écrivain allemand devient prix Nobel de littérature, en 1929, et très vite la renommée le qualifie de « décadent ». La politique l'irrite. Il se réclame de la « période bourgeoise de notre civilisation » ; y place Goethe au sommet. Il veut parler de l'époque où le public existait, pas encore les masses. Il hait étrangement l'uniformisation. Cet esprit qui se présente lui-même, en 1950, comme « un rétrograde, un retardataire » a supplanté l'histoire. Camus nous explique pourquoi : « Le culte de l'histoire ne peut être rien d'autre que le culte du fait accompli. Comme tel, il ne cessera jamais d'être déshonorant. » Mann défait cet accomplissement, se glisse dans ses plis ; perce les couches de l'oubli, du cynisme. L'histoire est comme un rideau de scène. Derrière, il distingue l'ouverture d'une chasse. Pour les historiens, c'est de la littérature. En effet, ça l'est ! En « Espagne, écrit Mann, il s'agit pour tout homme, et en particulier pour le poète, de sauver son esprit ou – pourquoi ne pas employer le terme religieux ? – de sauver son âme ». Ces canons, ces bombardements, ces bataillons venus de tous les horizons, de gauche, de droite, auraient été mobilisés avant tout pour détruire l'esprit, l'âme. Oui ! scande Mann. Ce « décadent » est formel, même si son frère Heinrich et son fils Klaus, proches

du parti communiste allemand, n'identifient pas ce crime et jugent l'angoisse de Mann hors sujet. Pour eux, le conflit espagnol, comme pour beaucoup d'ailleurs, sinon pour tous, est un conflit politique où des idéologies se disputent le pouvoir. Une affaire classée. Le capitalisme contre le socialisme, la droite contre la gauche, les riches contre les pauvres, les croyants contre les athées. C'est la préfiguration de la Seconde Guerre mondiale ; une sorte de banc d'essai... comme le rapporteront essentiellement les livres d'histoire. Rien d'autre ! Mais la mort de la conscience ? Si oui, le scandale est infini. Dès 1936, Mann dénonce l'infâme complicité des démocraties – dans un jeu d'ombres. Leurs représentants – en chapeau haut de forme – prônent une « politique de non-intervention » au nom d'un pacifisme douteux. Churchill, les Premiers ministres, l'Anglais Chamberlain, le Français Daladier, leurs Parlements respectifs, disent, susurrent : on ne s'en mêle pas. On laisse faire. Leur politique de non-intervention se révèle une politique d'intervention. Car tandis que Hitler et Mussolini arment Franco, ces démocraties, au nom de leur pacifisme, s'interdisent d'en faire autant pour la République espagnole. Mann – l'auteur de *Mort à Venise*, ce récit d'une tentation inassouvie pour un bel adolescent – clame ce que personne n'ose voir, croire, dire : « Les gouvernements européens intéressés à voir mourir la liberté ont reconnu le pouvoir de ce rebelle comme seul légal, et cela en pleine guerre civile, cette guerre qui se poursuit grâce à leur appui, si elle n'a pas été déclenchée par eux. » Il installe la scène, démasque des mafieux.

Au poète de s'insurger. À l'artiste. « Lui que sa nature et son destin ont placé au poste le plus exposé de l'humanité », réplique Mann, méconnaissable, à mille lieux de ce qu'il a été ou censé avoir été. Quand il écrit : « Le poète qui échoue en

face du problème humain, posé sous sa forme politique, n'est pas seulement un traître à la cause de l'esprit au profit du parti de l'intérêt, mais c'est aussi un homme perdu. Sa perte est inéluctable. Il perdra sa force créatrice, son talent, et ne fera plus rien de durable. Mais encore son œuvre d'autrefois qui ne porte pas l'empreinte de faute et qui a été bonne cessera de l'être. Elle ne signifiera plus rien aux yeux des hommes. » Quand il rédige en 1936 ces lignes haletantes, déconcertantes, il mue, ou du moins pourrait-on le croire. Ses *Considérations d'un étranger à la politique*, un livre de six cents pages, paru en 1918, en écho à la Première Guerre mondiale, font de l'artiste une luciole, un individu hors du temps, confiné à ses écrits, arrimé à l'idée que toute pensée est à la fois juste et fausse. Avec le conflit espagnol, Mann se livre, se délivre ; il s'extrait de sa fausse somnolence. Il libère cette guerre de ses clichés idéologiques et politiques. Il nomme ces démocraties, « capitalistes ». Mais surtout, il se montre visionnaire, solidaire de Lorca. Le poète andalou a endossé « le problème humain » ; et son œuvre nous obsède à jamais. Sa « Romance de la garde civile espagnole » est un pic de poésie contre le pire. Elle lui vaudra sa mort, mais aussi sa résurrection. Pléthore de poètes ont succombé en Espagne.

Ainsi, Miguel Hernández, le poète « chauve », son cadet, meurt en 1941 dans une prison putride d'Alicante – le dernier bastion républicain à tomber ; Rafael Alberti, à Madrid, avait ses poèmes sur les lèvres, à l'heure des combats : folie ! Antonio Machado décède dans la misère de l'exil à Collioure, en janvier 1939, après avoir, fatigué, les jambes malades, déclaré : « J'ai dépassé la soixantaine, ce qui est beaucoup pour un Espagnol » ; José Bergamín, illustre catholique, aux vers célébré par Machado, pourfendra l'Église ; le rayonnant et sombre Juan Ramón Jiménez, « déserteur forcé de l'Andalousie », trouvera refuge

à Cuba et sera prix Nobel à son tour en 1956. Toute la poésie latino-américaine se mobilisera, notamment le Chilien Pablo Neruda, un futur Nobel encore, le Cubain Nicolás Guillén... Est-il besoin de préciser que tous sont du même côté, dans le front des opposants à Franco, Hitler, Mussolini, Salazar... Auteur par ailleurs d'une biographie de Franco, Bartolomé Bennassar parle d'une « explosion poétique ». Il estime à vingt mille le nombre des poèmes écrits alors ; et à cinq mille, celui des auteurs engagés ; des poèmes écrits au fond des tranchées ; par des mains anonymes, avant de monter à l'assaut contre l'armée d'Afrique commanditée par Franco ; et d'y laisser sa peau. Quelques noms échapperont à l'anonymat, Antonio Coll, Encarnación Jiménez... mais, auteurs connus ou pas, ils placent l'esprit au cœur des combats. Hugh Thomas – l'historien anglais source de référence sur le conflit – écrira que le « parti des poètes » subit, durant cette guerre, la plus grande hécatombe. Il y a bien eu – au sens fort – une résistance de l'esprit sous les balles, sous les bombardements franquistes, nazis, fascistes effectués avec la complicité des « démocraties capitalistes », comme Mann le proclame...

André Gide, aussi un « décadent », fait d'« Espagne » un tract. Il l'agite sous nos yeux fatigués. Il faut reconsidérer sa visite à Mann en se souvenant que Gide lit dans le texte les auteurs germaniques. Il parle l'allemand. Quand il se rend à Kusunacht, près de Zurich, où Mann a choisi de s'exiler, où il vit avec sa famille, Gide vient de rentrer de Moscou, on l'a dit. Fin juin 1936 – rappelons que le conflit s'ouvre officiellement en Espagne le 19 juillet –, il est aux funérailles de Gorki, invité par Staline – il a accepté d'y assister par respect pour le projet bolchévique, car il apprécie peu l'écrivain russe. Il a pris la parole depuis la plate-forme du palais du Kremlin, face à la foule réunie

sur la place Rouge. Il n'est pas là en tant que communiste, mais a-t-il confié à son journal, à la date du 13 mai 1931 : « J'aimerais vivre assez pour voir le plan de la Russie réussir. » En juin 1936, sa présence à Moscou traduit cette espérance. C'est une caution, un gage. Cet invité de marque parle, et près de lui, s'étirent les moustaches d'ogre de Staline – envahissantes sur les photos. Mais son esprit est ailleurs, il vagabonde, erre, se détourne. Il pense à l'Espagne. À Madrid, à Barcelone – ses notes qui alimenteront son *Retour de l'URSS* sont formelles. À la date de ces funérailles, Franco a déjà adressé sa lettre, le 23 juin, au ministre de la Guerre espagnol, Casares Quiroga – le père de Maria Casarès. Lettre complexe. Où il se dit inquiet pour la discipline de l'armée après que la nouvelle république a relevé de leurs fonctions des officiers classés à droite. Tout indique l'imminence d'un complot militaire. Et Gide s'en inquiète bel et bien. Pour ce genre d'esprit, l'angoisse est vent porteur. Et Gide écrit depuis sa chambre d'hôtel moscovite : « Nous nous étonnons de ne voir aucune allusion à l'Espagne dont les nouvelles depuis quelques jours ne laissent pas de nous inquiéter. » Rien dans la presse soviétique, rien sur les tableaux d'affichage des usines visitées. Staline lisse sa moustache d'ogre, c'est tout. Gide s'étonne de ces magasins vides, sans marchandises, de ces lois contre l'avortement, l'homosexualité, lui qui a révélé la sienne dans *Si le grain ne meurt*, après quoi des amis jugés sûrs s'étaient détournés de lui – Gide s'est défait de leurs livres dédiés. Son nouvel essai, *Retour de l'URSS*, une suite de choses vues, un alignement de faits d'abord, va encore ajouter à son isolement. Et cette fois, il a contre lui les bien-pensants de gauche, les marxistes, l'intelligentsia, offusqués, scandalisés. Même le fils de Mann, l'écrivain Klaus Mann, pourtant un admirateur déclaré porte ce jugement : « Le livre de Gide sur la Russie ne pouvait que provoquer le désordre et nuire à la